



POSTFACE

LITTÉRACIES INFORMATIONNELLES ET MÉDIATIQUES AU PRISME DU GENRE

Éric Delamotte, Sophie Devineau et Marlène Loicq

Volume 4, décembre 2016

Littéracies informationnelles et médiatiques au prisme du genre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1047000ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1047000ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Groupe de recherche en littératie médiatique multimodale

ISSN

2368-9242 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Delamotte, É., Devineau, S. & Loicq, M. (2016). POSTFACE : LITTÉRACIES INFORMATIONNELLES ET MÉDIATIQUES AU PRISME DU GENRE. *Revue de recherches en littératie médiatique multimodale*, 4. <https://doi.org/10.7202/1047000ar>

POSTFACE

Éric Delamotte, professeur en sciences de l'information et de la communication,
UMR 6590 ESO, Rouen Normandie Université –ESPÉ

Sophie Devineau, professeure de sociologie, Laboratoire DySoLab,
Rouen Normandie Université

Marlène Loicq, maîtresse de conférences, UPEC – ESPÉ, Laboratoire Céditec,
Présidente du Centre d'études sur les jeunes et les médias

Les changements sociaux et éducatifs portés par des mutations profondes des systèmes d'information et de communication ont engendré d'importantes remises en cause des courants d'études des littéracies « classiques ». Savoir lire, écrire et compter, dans un environnement numérisé et convergent où les pratiques de lecture, d'écriture et de numération sont complexifiées, ne signifient plus la même chose. Au sein de pratiques info-communicationnelles enrichies, les littéracies tentent donc de se redéfinir. Ce sont ces modifications de compétences que le courant de la translittéracie tente de cerner et d'accompagner. Au sein de celles-ci, les problématiques sociales récurrentes, et parfois croisées, continuent de se poser, souvent sous des formes nouvelles. L'ambition de ce numéro est alors de rendre visibles les ressorts sexués qui sous-tendent les pratiques translittéraciques, de mettre à jour les attitudes et comportements tellement incorporés qu'ils ne sont pris en compte ni par les enseignants ni par les parents et qu'ils paraissent « naturels » aux jeunes eux-mêmes. L'entreprise de production de connaissances balaie un large spectre d'objets selon des points de vue disciplinaires variés pour éclairer le champ complexe des pratiques translittéraciques.

En mobilisant le concept de genre comme analyseur commun, les études offrent un panorama à la fois large et novateur dans leurs résultats. Elles s'inscrivent, pour partie, dans le sillage du Colloque international « Pratiques et Parcours (trans)littéraciques : l'égalité filles-garçons en question » où l'enjeu était de faire se rencontrer deux communautés scientifiques, celle qui travaille sur le genre et celle qui a pour objet la littéracie informationnelle et la translittéracie (Université de Rouen, 3-5 décembre 2014). On soulignera, d'abord, combien la notion de genre est pertinente pour appréhender les chemins de la translittéracie, et le numéro de *R2LMM*, coordonné par Anne Cordier, est original dans plusieurs de ses options. Le préfixe TRANS est employé pour insister sur la transversalité des démarches et des compétences visées et la transformation possible des situations initiales par les acteurs eux-

mêmes. Parallèlement, le préfixe TRANS questionne les définitions relatives à la littéracie qui ont en commun, au fur et à mesure que les enjeux se précisent, d'être orientées vers une vision de plus en plus englobante (des pratiques aux imaginaires, des comportements normés à des essais créatifs). De plus, la question du rapport à la technique, celle des « machines à communiquer », n'est plus centrale. Dans ce numéro, du fait de leur hétérogénéité – les technologies sont à la fois des « objets » techniques, culturels et sociaux –, leur appropriation appelle des compétences liées non seulement aux capitaux culturel et social individuels, mais aussi à une culture globale (informationnelle, numérique, médiatique, etc.) qui relève de la *translittéracie*.

Afin de croiser au mieux la multi-dimensionnalité de la question translittéracique, nous avons organisé cette postface sous la forme de regards croisés. Nous pointerons ainsi comment, à travers les différents points de vue, se présentent les approches méthodologiques, épistémologiques, axiologiques.

L'approche intersectionnelle — des situations où de personnes subissant simultanément plusieurs formes de domination ou de discrimination — met en lumière le jeu complexe des catégories sociales d'âge, de classe, de sexe et d'origine ethnique qui seul est à même de décrire ces phénomènes d'appartenance dans leurs modalités actives de production sociale. En effet, c'est le point de vue dynamique qui est au cœur des textes de ce numéro de la revue. On peut y saisir la production sociale de normes en continu, au fil de pratiques très diversifiées, qui circulent et diffusent des modèles langagiers et comportementaux. Les codes sociaux ne peuvent être pensés comme simplement donnés par avance, mais toujours réinvestis puis réinterprétés par les sujets qui les incarnent autant qu'ils les transforment. La créativité démultipliée par ces nouvelles pratiques fait bouger les lignes identitaires, notamment par la participation du mouvement « *queer* ». L'expérience de l'altérité dans la communauté virtuelle est tout à fait cruciale pour assurer des socialisations plus ouvertes et moins figées sur les anciens dogmes moraux de l'idéologie patriarcale, et dessine un horizon social qui autorise l'optimisme. Est ainsi soulignée la richesse incontournable des parcours translittéraciques qui se distinguent précisément par des inventions transgressives des normes sclérosantes, ainsi que par toutes sortes d'hybridations dans une réalité sociale selon un continuum de genre s'approchant des perspectives épistémologiques de Judith Butler (1990, 2005). La conformation aux codes de genre n'est jamais totale et les résistances ne sont pas anecdotiques du fait même qu'elles démontrent la violence symbolique exercée par

l'imposition des normes de genre. Car la transgression présente souvent un coût vis-à-vis du groupe de pairs. Ce n'est pas le moindre des apports de ce numéro lorsque les sociétés contemporaines semblent heurtées, au contraire, par des manifestations de repli.

Pour penser le genre, les textes réunis nous invitent donc à prendre acte de la variété des situations, bien au-delà de la simple dichotomie masculin/féminin, sans pour autant en rabattre sur les effets systémiques des dominations masculine, de classe et de racisation, ni négliger les situations encore très marquées par l'opposition binaire de sexe avec ses implications discriminatoires et infériorisantes pour les femmes. Autant de noyaux durs de la reproduction des hiérarchies de sexe et de lignes de fond qui perdurent quel que soit l'angle des études. De ce point de vue, les politiques publiques ne tiennent pas leurs promesses alors que la société de l'information accélère, en particulier en Afrique, une hiérarchisation des savoirs et de leurs représentations. Au total, si les ancrages épistémologiques confrontent des théorisations du genre fondées sur la domination masculine dans un système patriarcal de valeurs organisé par l'inégalité dans les rapports sociaux de sexe à des théorisations de l'appropriation singulière d'un rapport au genre dans une perspective constructiviste plus focalisées sur le continuum et la complexité, l'ensemble des contributions atteste toutes de la valeur heuristique du genre. Ou bien encore que soit posée une sociologie du point de vue par opposition à une axiologie d'une recherche qui se revendique d'une certaine neutralité — position qui fait débat —, que le concept soit mobilisé d'emblée et de façon centrale dans le protocole méthodologique ou bien de manière connexe afin de mener des analyses secondaires de données, les résultats en démontrent tous l'intérêt majeur. Les conclusions sont inédites et actualisent les connaissances en la matière avec toujours un souci méthodologique de la validation empirique des hypothèses par des résultats obtenus avec précaution sur des enquêtes solides. Parfois, le genre est convoqué comme concept explicatif des inégalités sexuées observées, parfois il intervient de manière syncrétique pour décrire le continuum des sexualités dans des univers identitaires métissés. Ainsi, les divers traitements de données illustrent-ils ces diverses approches : la variable sexe dans ses modalités dichotomiques homme/femme est référée au concept de genre pour les investigations quantitatives, quand dans les investigations quantitatives l'indicateur empirique du sexe se trouve nuancé selon des modalités continues. Comme le montre ce numéro, les pratiques translittéraciques s'incarnent dans des réalités et des secteurs extrêmement divers et elles ne vont pas sans contradictions ni conflits. Si les articles ont été conçus et construits comme des ensembles autosuffisants susceptibles d'être lus isolément (et dans un ordre quelconque), ils se trouvent rapprochés dans la lecture par le fait que les pratiques sont difficiles à décrire et à penser. C'est une des

difficultés communes à toutes les sciences humaines et sociales de comprendre le passage de l'individuel au social, et réciproquement.

Le cheminement littéracique permet de déplier tout ou partie de ce qu'il y a de socialement inscrit dans le dispositif infocommunicationnel et de comprendre comment on peut négocier avec ces dispositifs. Il s'agit quelquefois d'un acte d'individuation, comme le définit la philosophe Cynthia Fleury dans son ouvrage *Les irremplaçables* (2015). On peut alors effectivement penser le genre comme une échelle de valeurs graduée plutôt qu'une polarité entre deux états opposés. De fait, à travers l'ensemble des thématiques abordées dans ce numéro, et des résultats présentés par les auteur.e.s, apparaît la pluralité du rapport au genre, c'est-à-dire le sens que le sujet donne aux normes de la féminité et de la masculinité dans le processus d'élaboration de sa personne et des pratiques infocommunicationnelles. Cette élaboration singulière, ce souci de soi, ne peuvent être saisis que si l'on interroge le point de vue de la personne, avec, de manière dialectique, la prise en compte des institutions et des normes.

Cette dialectique, certes renseigne sur les évolutions et les changements en cours, mais elle est peut-être insuffisante pour rendre compte du sens que l'individu confère à ses conduites liées avec les normes et les situations. Il semble cependant qu'une clarification soit nécessaire sur la manière dont peut se faire cette articulation, en opposant, par exemple, les modèles « continuistes » et les modèles de la discontinuité. Pour les modèles « continuistes », ce qui donne son unité à la littéracie, c'est le fait qu'elle poursuive un projet de développement global de l'être humain, inscrit dans la réalité culturelle comme celui des sociétés occidentales, l'émergence des capacités à lire et à écrire s'effectue progressivement et dans une certaine régularité (*literacy practices*). Par rapport à ces modèles impliquant une vision holistique de l'acquisition et de l'apprentissage, les modèles de rupture peuvent situer la discontinuité à différents niveaux : oral/écrit ; apprentissages informel/formel ; cultures scolaires/non-scolaires ; enfance/adolescence... Au delà des questionnements, la littéracie (et la translittéracie) ne peut être décrite comme une activité « naturelle » émergeant d'un faisceau de compétences qui convergent harmonieusement. Elle repose sur des prises de conscience et des expériences qui peuvent parfois s'opposer les unes aux autres. On admet aussi davantage qu'existent des décalages et des décrochages et que les notions d'obsolescence des dispositifs sociotechniques, de temporalité des usages ou d'insécurité informationnelle, peuvent être utiles.

Ce qui importe surtout ici réside dans les pratiques littéraciques induites qui débordent largement les limites de l'activité au sein des réseaux avec des échos dans l'univers scolaire. On prend ainsi toute la mesure de l'ampleur de la tâche éducative ; l'école, faute de connaître ces pratiques, resterait en marge de la réalité sociale vécue par les élèves. Des compétences cognitives sont acquises à travers les technologies numériques et confortent, voire creusent, des inégalités littéraciques, notamment entre les filles et les garçons. Mais surtout, on se rend compte combien les situations peuvent renforcer, ou à l'inverse estomper, la prégnance du genre, constat qui souligne l'importance des environnements pédagogiques et le rôle qu'ils peuvent jouer dans un sens égalitaire. Autrement dit, l'école a un effet et cette efficacité attend d'être instruite par les études de genre. Se pencher sur les conditions d'exercice de leur métier par les enseignant.es paraît dès lors tout à fait fondamental tant l'improvisation laisse libre cours aux stéréotypes par lesquels ils ont été socialisés. Les mécanismes sociaux d'identification dans des groupes de pairs ne se laissent appréhender pleinement que par le biais des normes sexuées dont les effets se révèlent très présents. Cela peut surprendre au premier abord, tant la croyance dans le progrès participe de l'illusion technologique, mais cette approche de surface ne résiste pas à l'analyse scientifique. Tout au contraire, ce sont les structures sociales qui trouvent de nouveaux territoires d'expression, comme les espaces masculinistes des fans clubs de séries. Les procédés de stigmatisation et d'exclusion érigent des frontières défensives de la norme sexuée qui se réinvente donc constamment à travers les nouvelles générations et les supports les plus récents.

La communication est éminemment un processus dialogique et dynamique qui fait appel tout autant à des compétences tangibles (usages de langages notamment) qu'à des représentations (de la situation, des acteurs, des outils...). La question du genre y occupe une place importante tant la perception des enjeux de la communication y sont structurels. Ainsi, comme le montrent plusieurs articles de ce dossier, l'imaginaire des acteurs est essentiel pour penser les conditions d'usage. Les représentations de soi, de l'autre et de ce qui se joue dans la communication sont presque transférées de manière intacte dans les communications médiée ou médiatisée à cela près qu'interviennent alors également les représentations de l'objet, de la technique et de sa place dans le processus communicationnel. Cela nous laisse penser qu'à l'instar d'autres domaines éducatifs déjà identifiés, il sera question de penser la littératie transmédiatique à l'aune de la projection de genre des acteurs sur leurs capacités, leurs limites et leurs atouts. L'objet médiatique (qu'il soit abordé comme support ou comme

sujet d'enseignement) doit aussi être interrogé à partir de sa structure, des imaginaires et des pratiques, tous étant porteurs, à leur niveau, de problématiques de genre (et là encore, la question des rapports de classe y sont intimement liés, comme le montrent les études intersectionnelles sur la question). Puisque le transmédia invite à dépasser les frontières matérielles pour s'immerger dans le symbolique, pourquoi alors ne pas interroger les territoires (mouvants ?) que filles et garçons occupent quand il est question de pratiques médiatiques ?

L'avènement du format numérique et de ses possibilités, parce qu'il permet (peut-être) de déplacer les territoires, de redessiner les frontières, et parce qu'il crée (sûrement) de nouveaux métiers, est l'occasion de reposer la question de l'égalité homme femme. La translittéracie a cela d'innovant qu'elle implique une multitude de compétences qui, dans leur transversalité, permettent peut-être de remodeler les territoires professionnels et de combattre les inégalités de pratique, de l'orientation à la formation, de la diplomation au recrutement, de la consommation à l'expertise. Cette question du genre dans la professionnalisation ne concerne évidemment pas que les métiers du numérique et de la communication. Elle concerne aussi en premier lieu la formation des enseignants qui, souvent à leur insu, reproduisent et participent à ces hiérarchies et catégorisations de genre. Tous les angles pris pour explorer de manière croisée les questions de genre et de translittéracie conduisent (tous) à ce constat. Le tournant (déjà bien engagé) du numérique et les nouvelles (plus tant que ça) problématiques éducatives nées de la convergence sont l'occasion de créer l'espace indispensable aux problématiques de genre dans la formation des enseignants et, par extension, des élèves et étudiants, quel que soit leur âge ou leur formation, et quel que soit le lieu et le type d'enseignement fourni (école, association, musée, etc.). C'est bien à la question de la (re)production, de la transmission et bien sûr de l'éviction des stéréotypes de genre qu'il faut s'atteler.

Au-delà de la question professionnelle, c'est bien plus largement celle des pratiques (formelles, informelles, non formelles) des médias et de la communication que les problématiques du genre viennent bousculer. Les consommateurs de médias se mettent de plus en plus dans une posture active, non plus seulement de réception, mais aussi dans la production de contenus. Œuvres de fans engagés dans leurs pratiques médiatiques à différents niveaux, ou productions d'élèves, appelés à produire une narration modale ou multimodale, les articles de ce numéro montrent bien que la participation aux industries culturelles et les

capacités d'action des filles et des garçons différent, mais que tous s'y engagent. Cet engagement appelle non seulement des compétences narratives et techniques de mise en discours médiatique, mais interpelle aussi la différenciation (de participation et de représentation) des filles et des garçons face aux contenus et aux outils. Les différents types de détournements des contenus médiatiques (souvent pensés sur le mode de l'homogénéité visant un public de masse masculin, blanc, hétérosexuel, jeune et valide) montrent la liberté possible dans l'interprétation et l'appropriation de ces contenus par tous les publics. La manipulation et la représentation des différents outils (de la tablette et des logiciels qui seraient des objets masculins aux livres qui seraient des objets et par extension, des pratiques féminines) sont aussi empruntées de stéréotypes sexués. La position et les pratiques médiatiques des filles et des garçons seraient alors enfermées dans des catégorisations (dé)valorisantes et serviraient le jeu de l'identification, de l'inclusion/exclusion et donc, de la distinction. Pourtant, individuellement, les pratiques sont hétérogènes et ce qui importe, finalement, ce sont les degrés d'engagement des publics et les compétences nécessaires pour mettre à l'œuvre une créativité bienfaitrice et de pouvoir se réinventer et reconstituer son univers symbolique en dehors des stéréotypes sexués.

Si la majorité des productions médiatiques restent des contenus stéréotypés visant un public de masse hétérogène, la dissémination de ces contenus sur des supports transmédiateurs, et donc la porosité de la narration, permet-elle un rééquilibrage de cette hétérogénéité ? Il semblerait en tous cas qu'elle lui offre un réel espace de discussion et de visibilité. La littéracie transmédiatique aurait alors tout intérêt à mettre de l'avant les capacités d'agir des publics plutôt en marge de ces productions hégémoniques afin, non seulement de les valoriser, mais aussi de les intégrer dans le circuit complexe des industries culturelles. Ces problématiques touchent alors tout autant la question du genre que celle de l'appartenance à toute communauté dite « minoritaire » ou « invisible » dans l'espace médiatique.

Cela souligne évidemment l'enjeu éducatif de compréhension des mécanismes infocommunicationnels, qu'ils soient le fait des industries culturelles ou des échanges individuels portés par des implicites culturels complexes. Dans cette perspective, les stéréotypes sexués ne sont pas à considérer simplement et inéluctablement comme étant discriminants, et uniquement à dénoncer. Ils constituent un élément incontournable de l'appropriation des dispositifs sociotechniques et l'usage des produits culturels (manuels scolaires, *Wikipédia*, littérature, jeux vidéo ...), ils contribuent à leur interprétation et peuvent

favoriser l'adhésion ou la critique. Selon les situations plus ou moins institutionnelles (on pense en particulier à l'école, aux bibliothèques et aux réseaux sociaux), la perception différente des stéréotypes ouvre des horizons et permet un jeu de déconstruction-construction des pratiques que les articles de ce dossier invitent à penser.